



HAL
open science

Peindre la nuit. La promesse d'une expérience

Luc Gwiazdzinski

► **To cite this version:**

Luc Gwiazdzinski. Peindre la nuit. La promesse d'une expérience. L'Observatoire, la revue des politiques culturelles , 2019, 53, pp.63. 10.3917/lobs.053.0063 . halshs-03119462

HAL Id: halshs-03119462

<https://shs.hal.science/halshs-03119462>

Submitted on 24 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Peindre la nuit **La promesse d'une expérience**

Luc Gwiazdzinski (*)

« *Être seul avec la nuit, maussade hôtesse* », « *...comme un peintre qu'un dieu moqueur condamne à peindre, hélas ! sur les ténèbres* ». C'est ainsi que Charles Baudelaire – dans *Les Fleurs du mal* – décrivait le comble de la tristesse. Les candidats à la morne solitude n'ont pourtant pas manqué si l'on en croit la centaine de tableaux, de photographies, sculptures et vidéos réunis dans l'exposition exceptionnelle présentée actuellement au Centre Pompidou Metz : *Peindre la nuit*.

Une ambiguïté assumée. Le titre même de l'exposition, *Peindre la nuit*, joue avec les ambiguïtés : peindre l'obscurité ou peindre dans l'obscurité avec le crépuscule comme « *volatile frontière entre figuration et abstraction* » (Jean-Marie Gallais, commissaire de l'exposition). Il ne s'agit pas tant ici de peindre les ténèbres que de peindre l'expérience de la nuit. Chacun est invité à faire son expérience et à découvrir celle des peintres. Une invitation qui rappelle les réflexions du philosophe Maurice Merleau-Ponty : « *...la nuit n'est pas un objet devant moi, elle m'enveloppe, elle pénètre par tous mes sens, elle suffoque mes souvenirs, elle efface presque mon identité personnelle* ».

Une traversée. L'exposition se déploie sur deux niveaux du centre Pompidou Metz. La proposition est en deux parties : la première « *Se perdre dans la nuit* » est consacrée à la nuit quotidienne, concrète ; la seconde, plus abstraite, « *De l'intime au cosmos* », a l'ambition de nous faire réfléchir à notre place dans l'univers. Elle s'organise en plusieurs tableaux et salles qui sont autant de clés de lecture de la nuit : « *Habiter la nuit* » ; « *Obsessions nocturnes* » ; « *Les yeux infinis* » ; « *Les mangeurs d'étoiles* » ; « *La nuit m'enveloppe* ». La scénographie, conçue par Pascal Rodriguez et Perrine Villemur, se veut immersive et « *accompagne la traversée de la nuit* ». Il faut saluer ce projet qui s'inscrit dans une actualité de la nuit, une redécouverte de cette dimension longtemps oubliée de nos vies et de nos villes.

Un défi paradoxal. Si la figure nocturne de l'artiste insomniaque se débattant avec l'acte de création est fortement présente dans nos imaginaires, la peinture de la nuit n'est pas une évidence. Magritte, lui-même, a multiplié les tentatives pour peindre la nuit jusqu'à l'échec avoué de 1958 : « *J'ai peint et repeint ce tableau et je suis au stade du désenchantement ; c'est raté tout à fait [...] Mais le voir et le reproduire par la peinture n'est possible que si l'on est Dieu. En attendant de le devenir, j'abandonne le projet* ». Défaite de la peinture face à la nuit qui montre que la représentation de l'obscurité constitue alors une extravagance, un paradoxe et un défi. Si le peintre semble si souvent attiré par cet impossible, c'est sans doute qu'il n'y a pas de défi plus grand que celui qui conduit à méditer sur la vision du néant. Plastique, théorique ou mystique, la nuit attire vers elle comme si elle poussait les peintres à

la méditation. La nuit est espace, temps, matière. Elle génère l'illusion, l'ellipse et la métamorphose. Elle fait naître les formes mais, en même temps, elle les efface ; elle n'est rien sans la lumière, elle n'est jamais représentée sans elle. Sans lumière, pas de ville la nuit, mais trop de lumière tue la nuit.

Entre lucioles et pépites. L'exposition se présente avant tout comme un parcours à construire soi-même, entre peindre *la nuit* et peindre *dans la nuit*, une traversée, un plaisir plus qu'une épreuve. Rien sur les « nuits silencieuses » de Rembrandt ou de La Tour et leurs estampes où le noir broie le blanc. L'exposition est surtout centrée sur les XIX^e et XX^e siècles, époques où le gaz, puis l'électricité et la lumière, ont profondément transformé le rapport à la nature. S'il est un lieu où l'artificiel va désormais régner c'est la rue, la nuit. Tout au long des XIX^e et XX^e siècles, les peintres accompagneront de leurs œuvres chaque étape de la maîtrise de la nuit par le gaz ou l'électricité. Dans cette histoire de la conquête de la ville par la lumière, on aurait pu trouver des tableaux tels que ceux de Saltzmann, *Erste elektrische Strassenbeleuchtung in Berlin, Potsdamer Platz* (1884) ou *Le Café, la nuit à Bordeaux* (1896) de Lacoste, ou encore les œuvres des Futuristes trempant leurs pinceaux dans les nuits urbaines pour célébrer la métropole comme lieu d'excellence de la modernité, invitant à « *détruire le clair de lune* » (Marinetti) et ouvrant en précurseurs les débats contemporains sur la pollution lumineuse ou l'accélération. On découvre bien d'autres pépites sur ce chemin qui sont autant de lucioles dans cette nuit en plein jour. Certaines ont jalonné mon parcours et se rattachent à de grands noms : par exemple, *Milky Way*, paysage tout en longueur de Peter Doig (1889-1890) qui sert d'étendard à l'exposition ; *Leicester Square, la nuit* de Claude Monet (1900-1901) ; *Croissance* de Paul Klee (1921) ; *Nu étoilé* de Pablo Picasso (1936) ; *Le Prince de la nuit* d'Henri Michaux (1937) ; *À la lumière lunaire* de Paul Klee (1948) ou *Nuit* de Man Ray (1970). Ou d'autres, moins connus du grand public : *Gratte-ciel éclairé* d'Amédée Ozenfant (1950) ; *Star gazing* d'Helen Frankenthaler (1989) ou *La fin du romantisme* d'Adrian Ghenie (2009). Chacun poursuivra sa propre quête en fonction des humeurs et des heures du jour et de la nuit.

Revenir. On chemine seul et on picore à la volée dans ce parcours impressionniste, comme embarqué dans une traversée sans capitaine. Une dérive. On se promet de refaire la visite de nuit, pour terminer le nez collé au panorama de la baie vitrée du Centre Pompidou ouvrant sur la cité messine et ses lumières. Sortie. Dehors, les enseignes commerciales se reflètent déjà dans les flaques du parvis délavé. « *C'est la nuit qu'il est beau de croire en la lumière* » Edmond Rostand.

(*) Luc Gwiazdzinski est géographe, enseignant-chercheur à l'université Joseph Fourier de Grenoble, Laboratoire Pacte territoire (UMR 5194 CNRS) et responsable du master « Innovation et territoire ». Ses travaux portent principalement sur les temporalités, les mobilités, la nuit urbaine, le chrono-urbanisme et l'innovation territoriale. Il a publié de nombreux ouvrages sur la ville, le temps et les mobilités et la ville contemporaine : *Urbi et orbi. Paris appartient à la ville et au monde*, 2010, l'Aube ; *La fin des maires*, 2008, FYP

Editions ; *Si la route m'était contée*, 2007, Eyrolles ; *Nuits d'Europe*, 2007, UTBM Editions, *Si la route m'était contée*, Editions Eyrolles ; *Périphéries*, 2007, l'Harmattan ; *La nuit dernière frontière de la ville*, 2005, l'Aube ; *Si la ville m'était contée*, 2005, Eyrolles ; *La nuit en questions* (dir.), 2005, L'Aube ; *La ville 24h/24*, 2002, l'Aube (...)

Citer cet article :

GWIAZDZINSKI L., 2019, *Peindre la nuit*, n°53, hiver 2019, p.63

Contact :

lucmarcg@gmail.com